

Malraux, Trotsky et la révolution chinoise : les thèses de l'Opposition de gauche dans *La Condition humaine*, par Gérard Roche

CLT, numéro , 15 septembre 1983.

On peut souscrire au jugement de John Lehman pour qui *La Condition humaine* est le livre de Malraux qui a le plus résisté au temps, une œuvre « *équilibrée et puissante* », « *originale* », très éloignée du « *drame simplifié* » des *Conquérants* et beaucoup plus riche que *l'Espoir*. Pour Edmund Wilson, le livre est également beaucoup plus remarquable et ambitieux que *Les Conquérants* **2**.

Les tentatives d'analyse politique des événements de la Révolution chinoise à travers *La Condition humaine* sont peu nombreuses. Parmi celles-ci, il faut citer l'analyse de Lucien Goldman et l'étude d'André Lorant. Pour Lucien Goldman, il est impossible d'établir avec certitude que Malraux a été influencé par Trotsky. *La Condition humaine* lui paraît « *par certains côtés — mais par certains côtés seulement — assez proche de la perspective de Trotsky* ». **3** Il affirme que la « *position conceptuelle de Malraux, au moment où il écrit le roman, n'est pas trotskyste, mais au contraire assez proche des positions stalinienne*s. Il n'en reste pas moins que les deux chapitres qui l'expriment, à savoir les vingt pages de la troisième partie qui se situent à Hankéou, ainsi que les six dernières pages de l'ouvrage, sont beaucoup plus abstraites et schématiques que le reste du récit, et font figure jusqu'à un certain point de corps étranger et surajouté. » **4**

André Lorant démontre au contraire que la structure du roman révèle « *l'influence de Trotsky sur Malraux* » et la manière originale dont celui-ci « *intègre cette influence dans son propre système de pensée* » **5**.

Cependant, ces études se limitent à une analyse générale du conflit entre la politique de l'Internationale communiste du « *socialisme dans un seul pays* » et la révolution permanente défendue par Trotsky. Elles négligent l'abondante littérature consacré à la Révolution chinoise, parue au moment où Malraux écrivait son roman et que celui-ci a pu connaître et utiliser.

Comme l'avait fort justement remarqué André Gide, *La Condition humaine* apparaît au premier abord « *touffu, rebutant à force de richesse et presque incompréhensible à force de complexité* » alors que le livre est en réalité « *parfaitement clair et ordonné* » sous son apparente confusion **6**. Nous avons entrepris une nouvelle lecture de *La Condition humaine* avec une recherche systématique des sources sur lesquelles Malraux s'est appuyé pour élaborer son roman. Cette recherche nous a conduit à des découvertes surprenantes et permet de mesurer le chemin parcouru par Malraux depuis *Les Conquérants* dans la compréhension, des problèmes de la Révolution chinoise, attestant l'influence profonde exercée sur lui par Trotsky au moment où il rédige *La Condition humaine* **7**.

Kyo, porte-parole de l'Opposition de gauche

En avril 1931, avant d'écrire *La Condition humaine*, Malraux trouve « *saisissante* » la comparaison établie par Trotsky entre les mencheviks et le Guomindang mais justifie en fin de compte la politique de Staline en Chine. Pour lui, en effet, les communistes chinois ont eu raison d'entrer dans le Guomindang car le prolétariat était « *peu nombreux, mal organisé et faiblement conscient de lui-même* ». **8** L'adhésion de Malraux aux thèses de l'Internationale communiste est à ce moment-là sans ambiguïté :

« *L'Internationale pouvait-elle conserver des organisations autonomes ? [...] Les communistes furent battus lorsqu'ils possédaient leur propre armée, ils l'eurent été lorsqu'ils ne la possédaient pas encore* ».

Dans *La Condition humaine* au contraire l'exigence de la sortie du Guomindang est affirmée avec force par Kyo: « *Sortir du Kuomintang. Organiser un parti communiste indépendant. Donner le pouvoir aux unions. Et surtout ne pas rendre les armes, avant tout* ». (*La Condition humaine* p. 279) Au cœur de l'insurrection ouvrière de Shanghai puissamment évoquée par Malraux, Kyo pose les problèmes de la Révolution chinoise : la subordination des communistes au Guomindang mène la révolution à sa perte : « *Avant quinze jours le gouvernement du Kuomintang interdira nos sections d'assaut [...] désarmera la garde ouvrière : il auront la police, le comité, le préfet, l'armée et les armes. Et nous aurons fait l'insurrection pour ça* ». (*La Condition humaine*, p. 271) déclare-t-il à son camarade Katow. Survient un officier bleu du Guomindang, qui exige en accord avec « *le gouvernement révolutionnaire* » de Hankéou que les ouvriers remettent les armes à l'armée de Tchiang Kai-chek qui s'apprête à entrer dans la ville.

Les « *héros nietzschéens* » de Malraux emploient presque naturellement la terminologie en vigueur dans l'Internationale communiste. Il faut se souvenir que Trotsky avait critiqué sans ménagement Malraux, à travers son « *second moi* », Garine, pour qui le marxisme ne représentait qu'un « *fatras doctrinal* ». Malraux a, semble-t-il, retenu la leçon. Pour écrire *La Condition humaine*, il s'est pénétré de littérature marxiste et l'incorpore à la psychologie de ses personnages. Nous trouvons dans les conversations de Kyo avec Katow, Possoz, Vologuine, toutes les grandes questions débattues au sommet de l'Internationale communiste entre 1927 et 1928 à propos de la Révolution chinoise.

Pour Trotsky, la théorie de la Révolution permanente signifie que, dans les pays coloniaux ou semi-coloniaux à l'image de la Chine, seule la dictature du prolétariat, prenant la tête de la nation opprimée, peut résoudre les « *tâches démocratiques et de libération nationale* » ⁹. La direction de l'Internationale communiste ressuscite en Chine, la théorie de la révolution par « *étapes* ». Pour la transition menant à la dictature du prolétariat en Chine « *n'est possible qu'au travers de toute une série de degrés préparatoires, qu'à la suite d'une période de transformation pendant la croissance de la révolution démocratique bourgeoise en révolution socialiste* ». ¹⁰ Au moment où le prolétariat de Shanghai se soulève, Boukharine considère que la Révolution chinoise est une « *révolution bourgeoise démocratique* » dirigée principalement contre les « *survivances du féodalisme* » et ses représentants, les « *gouverneurs militaires* » qui font bloc avec l'impérialisme ». ¹¹

A ses yeux, le contenu prolétarien de la Révolution chinoise est secondaire ; elle est d'abord une « *révolution de libération nationale* », « *anti-impérialiste, encore bourgeoise* », qui « *tend à se transformer par différents stades, en révolution socialiste* ». ¹² Pour Trotsky, en revanche, la théorie de Staline-Boukharine non seulement oppose mécaniquement la révolution démocratique à la révolution socialiste mais isole la révolution nationale en Chine de la Révolution internationale. Une telle politique ne peut que paralyser la lutte du prolétariat, non seulement en Chine mais dans tous les pays coloniaux. Cette stratégie de la révolution par étapes est imposée au Parti communiste chinois qui applique les directives de freiner le mouvement des masses paysannes. Déchiré par les contradictions, son dirigeant, Chen Duxiu déclare :

« *Cependant, il est nécessaire d'attendre aussi pour confisquer la grande propriété terrienne le développement ultérieur des actions militaires, la seule décision juste est dans le moment présent le principe de l'approfondissement de la révolution et seulement après son élargissement* », ¹³

Dans *La Condition humaine*, Kyo s'interroge, reprenant les termes de Chen Duxiu : « *Étendre d'abord la révolution et ensuite l'approfondir, répondit Kyo, plus comme une question que comme une réponse. La ligne de l'Internationale semble être de laisser ici le pouvoir à la bourgeoisie. Provisoirement nous serons volés* ». (*La Condition humaine* p. 270) Katow, l'interlocuteur de Kyo, ancien socialiste révolutionnaire russe, rallié aux bolcheviks, pense au contraire que le mot d'ordre de l'Internationale est bon : « *étendre la révolution et ensuite l'approfondir : Lénine n'a pas dit tout de suite : "Tout le pouvoir aux soviets"* ». (*La Condition humaine* p. 272) Il fait sienne l'analyse de Boukharine : « *L'Internationale a raison de se servir du Kuomintang pour unifier la Chine. Développer ensuite par la propagande et le reste, cette*

Révolution qui doit d'elle-même se transformer de révolution démocratique en Révolution socialiste ». (La Condition humaine p. 273) Pour Trotsky au contraire il faut « *aussi vite que possible [...] approfondir la révolution, non après la victoire mais immédiatement, sinon il n'y aura pas de victoire* ». Approfondir la vague révolutionnaire signifie déployer « *le drapeau de la révolution agraire* », unir les conseils paysans aux conseils ouvriers dans les villes. C'est là le programme que Kyo défendra à Hankéou devant le délégué de l'Internationale : « *beaucoup de paysans pauvres sont propriétaires, mais travaillent pour l'usurier [...] D'autre part, il faut, à Shanghai entraîner au plus vite les gardes des Unions Ouvrières. Ne les laisser désarmer sous aucun prétexte. En faire notre force, en face de Tchiang Kai-chek* ». (La Condition humaine p. 281)

A travers Kyo, la vision de Malraux du mouvement des masses chinoises est radicalement différente de celle des *Conquérants*. Nous sommes loin de cette « *supériorité blasée* » quelque peu méprisante de Garine, « *s'excusant de sa liaison passagère avec l'Insurrection* ». ¹⁴ Kyo est en prise directe avec la masse à laquelle il est relié par toutes ses fibres. Il lui est impossible de ne pas sentir le flot inexorable de la révolution que Malraux traduit avec force et hardiesse :

« La propagande communiste avait atteint les masses comme une inondation, parce qu'elle était la leur. Quelle que fût la prudence de Moscou, elle ne s'arrêtait plus. Chang le savait et devait dès maintenant écraser les communistes. Là était la seule certitude. Peut-être la Révolution eût-elle pu être conduite autrement, mais c'était trop tard. Les paysans communistes prendraient les terres, les ouvriers communistes exigeraient un autre régime de travail, les soldats communistes ne combattraient plus que sachent pourquoi, que Moscou le voulût ou non. [...] La Révolution avait poussé sa grossesse à son terme : il fallait maintenant qu'elle accouchât ou mourût ». (La Condition humaine p. 287)

La force et la précision de l'argumentation de Kyo, nous amènent à penser que Malraux a fait délibérément de son personnage le porte-parole des thèses de l'Opposition de gauche. Kyo est le représentant typique de ces militants et cadres du Parti communiste chinois impuissants par la politique de l'Internationale qui, sans avoir un lien quelconque avec l'Opposition russe, n'en expriment pas moins sa politique : « *Tant qu'on discuterait, les hommes seraient désarmés. Et, si le Comité militaire, en tout état de cause, exigeait des armes, le Comité central, sachant que les thèses trotskystes attaquaient l'union avec le Kuomintang, était épouvanté par toute attitude qui put, à tort ou à raison, sembler liée à celle de l'Opposition russe* ». (La Condition humaine p. 367)

Certains auteurs ont cru voir en Zhou Enlai le modèle historique de Kyo ¹⁵. D'après Lacouture, le modèle de Kyo fut peut-être Kyo Komatsu, un jeune écrivain japonais qui vivait à Paris en 1922 et qui s'était lié d'amitié avec Malraux ¹⁶. André Lorant décèle dans les idées de Kyo l'influence conjuguée de Ho-Chi-Minh, Mao Zedong et Chen Duxiu. Il nous semble proche de la vérité lorsqu'il souligne l'influence de Chen Duxiu; celle des autres est en revanche moins évidente. Les ressemblances entre Kyo et le fondateur du Parti communiste chinois sont multiples : d'origine intellectuelle ils ont rejeté tous deux le confucianisme, ils sont imprégnés de culture occidentale, ce qui les conduit à adhérer au marxisme.

Le père de Kyo, nous apprend que celui-ci a vécu au Japon entre sa huitième et sa dix-septième année. Chen Duxiu fit ses études au Japon entre 1900 et 1902, à l'école normale de Tokio puis à l'université de Waséda. Nous démontrons plus loin que le voyage de Kyo à Hankéou a été inspiré par la lecture de la « *lettre aux membres du Parti communiste chinois* » écrite par Chen Duxiu. Les mécanismes de la création littéraire sont certes d'une grande complexité et il est probable que les sources dont s'est inspiré Malraux pour faire vivre ses personnages sont multiples. Kyo n'est certainement pas l'exacte réplique de Chen Duxiu; il n'est pas le doyen qui, en mars 1927, dirige le Parti sous les ordres des conseillers de l'Internationale, il est au contraire très proche des jeunes dirigeants de l'insurrection qui se heurtent à sa politique. Kyo est le symbole de ces militants qui, comme l'ouvrier du textile Chiang Chen tung, rejoindront un peu plus tard les rangs de l'Opposition de gauche chinoise ¹⁷.

Vologuine et les thèses de l'Internationale communiste

Contrairement à ce qu'affirme Lucien Goldman, l'entrevue entre Kyo et Vologuine ne figure pas comme un « *corps surajouté* » mais constitue un moment capital du roman.

Vologuine n'est pas présenté comme un « *révolutionnaire professionnel* » et son comportement diffère nettement de celui de Borodine. Vologuine, aux traits « *légèrement levantins* », aux « *mains d'ecclésiastique* », est le représentant typique des délégués du Komintern, instrument docile et discipliné, chargé d'appliquer la politique de l'Internationale. A la franchise et à l'agressivité de Kyo, il oppose la ruse et la dérobade : « *Vologuine était beaucoup plus mal à l'aise qu'il ne le laissait paraître. La discipline du parti sortait furieusement renforcée de la lutte contre les trotskystes. Vologuine était là pour faire exécuter des décisions prises par des camarades plus qualifiés, mieux informés que lui et Kyo.* » (*La Condition humaine* p. 280)

Faut-il voir dans le débat Kyo-Vologuine l'opposition entre deux valeurs : « *la valeur trotskysante de la communauté révolutionnaire immédiate et la valeur stalinienne de la discipline* », ¹⁸ comme nous y invite Lucien Goldman? Nous avouons préférer la méthode historique à l'« *analyse structurale* » de Lucien Goldman. Le dialogue dramatique qui se noue à Hankéou ne peut se résoudre à cette simplification. Au-delà même de la confrontation entre la stratégie de la révolution permanente et la théorie du « *socialisme dans un seul pays* », qui n'a pas grand-chose à voir avec la discipline, Malraux met en scène les forces vivantes de la Révolution chinoise.

A travers le dialogue Kyo-Vologuine, Malraux ne laisse dans l'ombre aucune des grandes questions débattues par les dirigeants de l'I.C. Vologuine défend l'entrée des communistes dans le Guomindang en se servant des arguments de Staline-Boukharine : les communistes chinois ne sont pas suffisamment forts pour mener une politique indépendante. Pour gagner du temps il est nécessaire de collaborer avec les officiers et les généraux du Guomindang. Un discours de Staline prononcé le 6 avril 1927, une semaine avant le coup de force sanglant de Tchiang Kai Chek, donne la trame de l'argumentation de Vologuine:

« *Le Kuomintang est un bloc, une sorte de parlement révolutionnaire, avec une droite, une gauche et les communistes... Pourquoi chasser la droite ? Pourquoi faire un coup d'état ? Pourquoi chasser la droite alors que nous avons la majorité et que la droite nous écoute ? [...] Quand la droite ne nous sera plus d'aucune utilité, nous les chasserons. Maintenant nous en avons besoin. Elle a des hommes capables, qui dirigent encore l'armée et la conduisent contre les impérialistes. Peut-être que Tchiang Kai Chek n'a aucune sympathie pour la révolution mais il commande l'armée et ne peut faire autrement que de la diriger contre les impérialistes [...] Aussi faut-il les utiliser jusqu'au bout, les presser comme un citron et ensuite les balancer* ». ¹⁹

Fidèle exécutant des ordres de Moscou, Vologuine déclare à Kyo : « *Les généraux qui combattent avec nous, ici, haïssent autant les soviets et les communistes que Tchiang Kai Chek. Je le sais, je le vois tous les jours. Tout mot d'ordre communiste les jettera sur nous. Et sans doute les mènera à une alliance avec Chang. La seule chose que nous puissions faire est de démolir Chang en nous servant d'eux. Puis Feng Yuxiang de la même façon s'il le faut. Comme nous avons démoli, enfin, les généraux que nous avons combattu jusqu'ici en nous servant de Chang [...] C'est pourquoi gagner du temps est l'essentiel. La révolution ne peut se maîtriser, enfin, sous sa forme démocratique. Par sa nature même, elle doit devenir socialiste. Il faut la laisser faire. Il s'agit de l'accoucher et non de la faire avorter* ». (*La Condition humaine* p. 280-281)

Les généraux du Guomindang ne seront pas « *balancés* », ni « *démolis* », ni « *pressés comme un citron* ». Au moment où Staline prononce son discours à Moscou, répercuté à Hankéou par Vologuine, Tchiang Kai Chek s'apprête, lui, à presser le sang des travailleurs de Shanghai. Kyo conteste que l'on puisse employer le Guomindang. Ce dernier l'a été « *tant que vous avez accepté ses buts* » - dit-il à Vologuine -

« pas une fois quand il s'est agi pour lui d'accepter les vôtres. Vous l'avez amené à accepter les cadeaux dont il brûlait d'envie : officiers, volontaires, argent, propagande. Les soviets de soldats, les unions paysannes, c'est une autre affaire ». (La Condition humaine p. 285) Le diagnostic de Kyo est identique à celui de Trotsky:

« Tout aussi erroné fut le point de vue qu'on allait utiliser la droite du Guomindang et le corps des généraux, que ces derniers « nous étaient fidèles », que nous pourrions nous en défaire « le moment venu » après les avoir « utilisés » etc... En réalité, ce n'est pas nous qui les avons utilisés, mais bien eux qui nous ont utilisés ». 20

Vologuine oppose à Kyo comme un fait irréfutable qu'à Hankéou le pouvoir n'appartient pas aux communistes mais aux « généraux du Kuomintang de gauche ». Ces derniers n'acceptent « pas plus les soviets que ne les accepte Tchiang Kai Chek. Nous pouvons nous servir d'eux c'est tout ». (La Condition humaine p. 280) La discussion entre Vologuine et Kyo sur l'aile gauche du Guomindang reproduit fidèlement le débat qui oppose Trotsky aux analyses de la direction de l'I.C. Trotsky explique que le parti communiste chinois en apportant son soutien au Guomindang de gauche et à son leader Wang Jingwei, retombe dans les mêmes erreurs. Il prédit que « les politiciens du genre Wang Jingwei, à la moindre difficulté, s'uniront dix fois avec Tchiang Kai Chek plutôt qu'une fois avec les ouvriers et les paysans ». 21 De la même façon, Kyo prédit à Vologuine : « Feng Yuxiang vous sépare de la Mongolie, et il vous trahira si nous sommes écrasés » (La Condition humaine p. 284) En effet peu après le massacre de Shanghai Feng Yuxiang « la trompette du jugement dernier pour Moscou », selon l'expression de Harold Isaacs, devait à son tour réprimer sévèrement les syndicats dans le Hunan 22. Il est difficile de ne pas être frappé par l'unité de ton des prédictions de Kyo et Trotsky à propos des « généraux révolutionnaires »:

« On dit le gouvernement d'Hankéou est un fait, Feng Yuxiang est un fait, Tang Shengzhi est un fait, ils ont des forces armées, ni le gouvernement de Wuhan (Hankéou), ni Feng Yuxiang, ni Shenzi ne veulent des soviets. Constituer des soviets, ce serait rompre avec ces alliés [...] Le gouvernement d'Han-kéou a été appelé par Staline "le centre de la révolution", "l'unique pouvoir". Nous voyons dans nos assemblées de Parti faire de la réclame pour Feng Yuxiang "ancien ouvrier", "fidèle révolutionnaire", "homme sûr" etc... C'est la répétition des erreurs du passé dans une circonstance où ces erreurs peuvent être encore plus funestes ». 23

Hankéou

En janvier 1927 deux communistes entrent dans le gouvernement du Wuhan dirigé par le Guomindang de gauche et Wang Jingwei. La direction de l'I.C. ne cesse désormais, à grand renfort de propagande, de présenter Hankéou comme le « centre révolutionnaire » de la Chine. L'image de Hankéou « hante » Kyo et Katow comme un « immense espoir ». Mais à son arrivée à Hankéou, Kyo est frappé par l'inertie de la ville : il n'y a que quelques bateaux dans le port alors que « chacun à Shanghai croyait la réquisition faite depuis longtemps ». Pas de fumée au-dessus des usines, seules celles de l'arsenal sont en activité. « *Était-il possible que Hankéou, la ville dont les communistes du monde entier attendaient le salut de la Chine, fût en grève ? L'arsenal travaillait, du moins pouvait-on compter sur l'armée rouge ? Il n'osait plus courir. Si Hankéou n'était pas ce que chacun croyait qu'elle était, tous les siens, à Shanghai étaient condamnés à mort* ». (La Condition humaine p. 278) Vologuine lui assène bientôt la vérité : « *Le monde croit Hankéou communiste, tant mieux. Ça fait honneur à notre propagande. Ce n'est pas une raison pour que ce soit vrai* ». (La Condition humaine p. 280) Comment ne pas reconnaître dans les propos cyniques du bureaucrate Vologuine l'aveu, (que fit à Louis Fischer le représentant soviétique Borodine), « *Le monde entier croyait Hankéou communiste, mais c'était le Guomindang de gauche qui dirigeait et le Guomindang de gauche n'était ni bolchevique, ni socialiste, et les généraux qui se partageaient Hankéou s'opposaient à coup sûr, à tout ce qui était communiste* ». 24

Kyo découvre la faim et la misère qui régissent sur la ville : « *Ça et là sur les trottoirs, de petites affiches rouges [...] un seul caractère y figurait : Faim* » (*La Condition humaine* p. 296)

Harold R. Isaacs a donné un aperçu de la misère des travailleurs de Hankéou. La vague de grèves qui a secoué le Wuhan de janvier à mars 1927 n'a pas abouti à une hausse du niveau de vie car les hausses de salaires ont été anéanties par la montée des prix. Le minimum vital n'est pas assuré, femmes et enfants travaillent dans les filatures dix-sept à douze heures par jour, pour presque rien. Au lieu de favoriser le mouvement des masses, la direction du parti communiste chinois et de l'Union générale du travail soutiennent la politique du gouvernement « *révolutionnaire* ». Le parti communiste chinois ordonne aux syndicats de ne pas combattre pour les revendications et de se soumettre à la discipline du travail. Les travailleurs qui violeront cette « *discipline révolutionnaire* » seront punis. Le comité central du Parti ordonne de ne pas « *occuper les usines, même lorsque leurs propriétaires les avaient abandonnées dans le but évident de les saborder, de ne pas fermer les magasins même lorsque les boutiquiers haussent délibérément les prix* ».25 Cette politique est décrite dans *La Condition humaine*. Seules les usines de l'Arsenal fonctionnent car les travailleurs ont renoncé volontairement à leurs revendications. Vologuine, comme Possoz en tirent argument contre Kyo : « *Et pourtant il y a tous ceux qui travaillent quinze heures par jour sans présenter de revendications parce que notre révolution est menacée* » (*La Condition humaine* p. 279) Ce fait n'appartient pas à l'univers du roman mais bien à l'histoire de la Révolution chinoise. Anna Louis Strong rapporte comment les ouvriers de l'arsenal de Hanyang « *ont mis de côté leur demande d'une journée de huit heures afin de travailler de treize à dix-sept heures dans l'arsenal parce que notre gouvernement révolutionnaire est menacé* ».26

La discussion avec Possoz, ancien ouvrier horloger anarcho-syndicaliste de la Chaux de Fonds, rallié au... bolchevisme, l'arrestation des coolies accuse violemment la politique du gouvernement : « *Nous avons surtout le droit de nous mettre en grève et de crever de faim. Mon frère est à l'armée. Pourquoi a-t-on chassé de sa division ceux qui ont demandé la formation des Unions des soldats ?* » (*La Condition humaine* p. 292) L'attaque contre la garde rouge est considérée par Possoz comme un acte « *contre-révolutionnaire* », passible de la peine de mort. Au cours de cet ultime dialogue, Kyo cherche, à travers Possoz, à convaincre ses camarades de parti du caractère funeste de la politique de l'Internationale. Il affirme clairement son accord avec la « *moitié du Komintern* » qui « *pense que nous devons faire les soviets* » (*La Condition humaine* p. 294), allusion directe à l'Opposition de gauche et à sa politique. Le refus de la direction du Parti communiste chinois de mener une politique indépendante l'a finalement conduit à être l'otage du gouvernement et à cautionner la répression contre les ouvriers et les paysans. Cette politique de répression, Kyo la condamne en s'adressant à Possoz : « *Une ligne qui nous mène à tirer sur le prolétariat est nécessairement mauvaise. Quand les paysans prennent les terres, les généraux s'arrangent pour compromettre quelques troupes communistes dans la répression. Oui ou non, accepterais-tu de tirer sur les paysans ?* » (*La Condition humaine* p. 294) Les événements évoqués par Malraux sont aussi relatés par Victor Serge :

« *Il se passait au reste, des choses assez singulières qui eussent dû servir d'avertissement. Une tentative de dissolution des syndicats s'était faite à Hankéou le 30 mars (émeute, huit ouvriers tués). Les journaux annonçaient de nombreuses exécutions « d'émeutiers » à Shanghai. On procédait à Hankéou à l'exécution de plusieurs militants ouvriers accusés d'avoir participé à l'invasion de la concession anglaise...* ».27

Kyo est désormais dominé par le sentiment de la défaite prochaine dont Hankéou qui dort d'un « *sommeil inquiet d'affamé — dans l'impuissance, dans la misère, dans la haine* » devient le symbole :

« *Ce qu'il avait entendu, bien plus que les arguments de Vologuine, le silence des usines, l'angoisse de la ville qui mourait chamarrée de gloire révolutionnaire mais n'en mourait pas moins. On pouvait léguer ce cadavre à la prochaine vague insurrectionnelle, au lieu de le laisser se liquéfier dans les astuces. Sans*

doute étaient-ils tous condamnés : l'essentiel était que ce ne fût pas en vain ». (*La Condition humaine* p. 288)

Vision forte et profonde où Malraux rejoint la sombre prophétie de Trotsky pour qui, cependant, la mort de Hankéou est « sans gloire » :

« En soutenant sur ce point d'une manière désastreuse la politique du gouvernement d'Hankéou, en dissuadant les ouvriers et les paysans chinois d'effectuer la répression immédiate contre l'ennemi et créer des soviets, le Parti communiste chinois aide le gouvernement de Hankéou à sombrer dans les plus brefs délais et à mourir sans gloire, non pas sous les coups des masses ouvrières et paysannes mais sous ceux de la bourgeoisie ». 28

La question paysanne et la révolution agraire

L'un des principaux problèmes de la Révolution chinoise consistait pour le parti communiste chinois à entraîner derrière le prolétariat les masses paysannes en avançant des mots d'ordre pour réaliser la révolution agraire. Dans l'un de ses articles sur la révolution chinoise, Victor Serge écrit que « l'usure resserre en Chine les liens entre la propriété foncière, le commerce, la banque, l'industrie — et il nous paraît dès lors que la révolution agraire ne peut s'accomplir que contre la bourgeoisie même nationaliste ».29 Cette question occupe une place centrale dans le roman de Malraux : « Beaucoup de paysans très pauvres sont propriétaires mais travaillent pour l'usurier ». (*La Condition humaine* p. 281) « La suppression des créances est un mot d'ordre de combat, le seul qui puisse mobiliser les paysans ». (*La Condition humaine* p. 281) affirme Kyo. Mais les directives données par l'I.C. au Parti communiste chinois vont dans le sens contraire de la politique réclamée par Kyo. En octobre 1926, la direction Staline-Boukharine câble de Moscou aux communistes chinois « d'enrayer le mouvement paysan afin de ne pas contrarier les généraux qui conduisent la marche victorieuse vers le Nord ».30 Chen Duxiu, chargé d'appliquer cette orientation, écrira plus tard : « Nous exécutâmes cette honteuse instruction d'entraver l'action directe des paysans ».31 En réalité, les victoires militaires de l'expédition du Nord ont coïncidé avec un profond mouvement de masse. Dans le Hunan les syndicats ouvriers se multiplient et augmentent leurs effectifs. La croissance du mouvement paysan est plus spectaculaire encore. D'après Isaacs, en janvier 1927, les associations paysannes du Hunan comptaient deux millions de membres. Les paysans exigent la réduction des loyers, l'abolition de multiples taxes et réclament des armes pour combattre les hobereaux et leurs milices privées : les mintuan. En masse, ils refusent de payer les loyers et saisissent les terres. Kyo s'adressant à la direction de l'Internationale à travers Vologuine lance cet avertissement : « Vous n'enrayeriez pas l'action paysanne [...] Présentement, nous, communistes, donnons aux masses des instructions qu'elles ne peuvent considérer que comme des trahisons. Croyez-vous qu'elles comprendront ces mots d'ordre d'attente ? » (*La Condition humaine* p. 286)

Le passage, très clair, nous semble s'inscrire en faux contre l'affirmation de Lucien Goldman pour qui « ...sur le plan conceptuel, Malraux ne suit pas la position de Trotsky et de l'Opposition qui parlaient de « trahison de la bureaucratie », puisqu'il voit dans l'attitude de l'Internationale [...] une tactique provisoire à propos du caractère juste ou erroné de laquelle il laisse la discussion ouverte ».32

Nous voyons en outre dans l'argumentation de Kyo l'influence incontestable des idées de Trotsky sur Malraux. C'est avec fermeté et audace que Kyo dénonce la subordination au programme agraire du Guomindang: « Croyez-vous que les paysans à qui vous promettez le programme du Kuomintang (25% de réduction du fermage, sans blagues, non mais sans blagues !) mourront de faim pour nourrir l'armée rouge ? Vous vous mettez entre les mains du Kuomintang plus encore que vous ne l'êtes. Tenter la lutte contre Chang maintenant, avec de vrais mots d'ordre révolutionnaires, en s'appuyant sur la paysannerie et le prolétariat de Shanghai, c'est chanceux, mais ce n'est pas impossible ». (*La Condition humaine* p. 284-285) La « plate forme pour les ouvriers et les paysans » adoptée par le Guomindang en avril 1926 ne promettait en effet rien d'autre qu'une réduction de 25% du loyer de la terre et la prohibition de l'usure

avec la clause que l'intérêt des prêts ne pourrait dépasser 20% par an.³³ Pour Kyo la solution passe par des mots d'ordre et un programme révolutionnaires qui mobilisent les masses : « *suppression totale, immédiate des fermages et des créances. La révolution paysanne, sans combines ni réticences* ». (*La Condition humaine* p. 281)

Il annonce à Vologuine qu'il soumettra à la réunion du comité central la proposition: « *Le partage immédiat des terres* ». Comment ne pas apercevoir la parenté des mots d'ordre que propose Kyo avec ceux de l'Opposition russe, rédigés pour la circonstance par Zinoviev :

« 1. *Nationalisation du sol.*

2. *Révolution agraire (et non réforme) avec toutes les conséquences, c'est-à-dire affranchissement complet des paysans pauvres et moyens de tout fermage, annulation des dettes, abolition de tous les vestiges de la féodalité etc...* ».³⁴

André Lorant soutient que le programme exposé par Kyo à Vologuine est conforme à celui adopté de Mao, attribuant à la paysannerie pauvre un rôle dirigeant dans la révolution. Malraux aurait aussi reconnu, dès 1933, l'originalité du mouvement révolutionnaire en Chine.³⁵ Il n'est pas exclu en effet que Malraux ait eu connaissance du « *rapport sur une enquête à propos du mouvement paysan dans le Hunan* » dont Victor Serge avait révélé l'existence dans Clarté. Cependant il est difficile de voir dans les écrits du jeune Mao un programme et encore moins une théorie achevée niant le rôle dirigeant du prolétariat ³⁶. Nous n'avons pas trouvé dans *La Condition humaine* le moindre indice permettant d'étayer la thèse d'André Lorant. Au contraire, Kyo ne conçoit pas le mouvement des paysans séparé de celui du prolétariat : « *Un mouvement des paysans séparé ne dure qu'en s'accrochant aux villes, et la paysannerie seule ne peut donner qu'une Jacquerie, c'est entendu. Mais il ne s'agit pas de la séparer du prolétariat* ». (*La Condition humaine* p. 281)

Bourgeoisie compradore et Impérialisme à travers le personnage de Ferrai

Trotsky écrit dans son étude des Conquérants que les « *meilleures figures* » du roman « *s'élèvent jusqu'à être des symboles sociaux* » ³⁷. Les personnages de *La Condition humaine* sont aussi des symboles sociaux. L'un des personnages les plus fascinants de *La Condition humaine*, l'un des mieux réussis également, est Ferrai, l'aventurier et le banquier du Consortium Franco-Asiatique.

Le personnage de Ferrai, a semble-t-il, vivement impressionné Trotsky. Jean Beaussier se souvient d'une conversation matinale à Saint-Palais avec Trotsky où celui-ci s'écriait avec admiration : « Ferrai, ça c'est du Balzac ! » Réflexion identique chez André Maurois, qui voit dans *La Condition humaine* une « *technicité plus étonnante et digne de Balzac, Malraux comprend à merveille Ferrai, brasseur d'affaires* ».³⁸

La raison de cette réussite tient, sans doute, à ce que le personnage fictif de Ferrai plonge ses racines dans l'expérience politique du jeune Malraux, journaliste à l'Indochine. Walter voit à juste titre dans le « *superbourgeois* » Ferrai un modèle grossi du gouverneur Maurice Cognacq et du président de la Chambre de Commerce de Saïgon, Monsieur de la Pommeraye.³⁹ De son côté, Lacouture écrit que Ferrai s'inspire d'un frère de Philippe Berthelot, André, banquier en Chine dans les années vingt.

André Lorant a souligné l'identité de vue entre Ferrai et Kyo : ils « *jugent de la même manière la situation en Chine : ils reconnaissent la particularité historique du mouvement révolutionnaire et prévoient la rupture inévitable entre les communistes et le Guomindang* ».⁴⁰ Symboles de deux forces sociales qui entrent en collision, ils portent le même regard lucide sur le cours de la révolution chinoise comme en témoigne cet avertissement de Ferrai : « *Les communistes ont prêché partout la reprise des terres. On dit qu'ils s'efforcent de la retarder: trop tard. Les paysans ont entendu leurs discours et ils ne sont pas membres de leur parti. Ils feront ce qu'ils voudront.* » (*La Condition humaine* p. 261)

La prise de la concession anglaise à Hankeou, l'insurrection victorieuse des ouvriers de Shanghai ont semé un profond désarroi dans les milieux d'affaires étrangers mais ont porté également l'effroi au sein de la bourgeoisie chinoise qui soutient Tchiang Kai-Chek. Les représentants de l'impérialisme britannique, américain et japonais, effrayés, se terrent, barricadés dans leurs concessions, et renforcent leurs régiments et flottes de guerre. Seuls, écrit H.R. Isaacs, « *les plus subtils d'entre eux* », à l'image de Ferrai, « *avaient compris depuis le début que leurs intérêts coïncidaient avec ceux des banquiers de Shanghai et agissaient en conséquence* ». 41

Malraux montre dans *La Condition humaine* qu'il a compris, après Trotsky, le lien qui unit la bourgeoisie nationale et l'impérialisme :

« *Ce serait une profonde naïveté de croire qu'entre la bourgeoisie des « compradores » c'est-à-dire des agents économiques et politiques du capital étranger en Chine et la bourgeoisie « nationale » il y ait un abîme. Au contraire, ces deux catégories sont incomparablement plus près l'une de l'autre que la bourgeoisie et les masses ouvrières et paysannes. La bourgeoisie a participé à la guerre nationale comme un frein intérieur, en portant continuellement un regard hostile aux ouvriers et paysans, toujours prête à un compromis avec l'Impérialisme* ». 42

Réaliser, le plus vite possible, ce compromis est le principal objectif de Ferrai qui concentre ses espoirs sur le représentant le plus qualifié de la bourgeoisie chinoise : Liou-Ti-Yu, « *chef de l'association des banquiers shanghaiens, président honoraire de la chambre de commerce chinoise* », lié à tous les chefs de guildes, « *celui là pouvait agir dans cette cité chinoise mieux que Ferrai dans les concessions* » (*La Condition humaine* p. 260) Liou-Ti-Yu ressemble comme un frère au banquier Yu Ya Ging, principal soutien de Tchiang-Kaï-Chek dans sa préparation du coup de force du 12 avril. D'après Isaacs l'accord entre Tchiang-Kaï-Chek et les banquiers et industriels chinois « *était scellé de longue date, et le 29 mars plus de cinquante entreprises, banques et associations commerciales se fédéraient sous la direction de Yu Ya Ging et de Wang Yi-Ting, compradore de l'une des plus grosses compagnies maritimes japonaises et l'un des plus vieux complices de Tchiang à Shanghai* ». 43 Malraux écrit que les chefs de Guildes, les banquiers, les directeurs de compagnies d'assurances et de transports fluviaux, les chefs de filatures : « *tous dépendaient en quelque mesure du groupe Ferrai ou de l'un des groupes étrangers qui avaient lié leur politique à celle du Consortium franco-asiatique : Ferrai ne comptait pas que sur Liou. Cœur vivant de la Chine, Shanghai palpait du passage de tout ce qui la faisait vivre, jusque du fond des campagnes — la plupart des propriétaires terriens dépendaient des banques — les vaisseaux sanguins confluaient comme les canaux vers la ville capitale où se jouait le destin chinois* » (*La Condition humaine* p. 95) Ferrai arrache littéralement l'accord de Liou pour financer Tchiang Kai-Chek et écraser les communistes, car, pour les intérêts financiers qu'il défend, comme pour les intérêts de la bourgeoisie chinoise, il s'agit d'une « *question de vie ou de mort* ». (*La Condition humaine* p. 91) La bourgeoisie ne paiera pas pour rien Tchiang Kaï -Chek, et celui-ci devra « *lui rendre sa monnaie en communistes zigouillés* ». Ce sont bien Ferrai et ses semblables que Trotsky désigne lorsqu'il parle de ces maîtres des capitaux étrangers » qui « *jouent le rôle d'agitateurs éprouvés et habiles, qui inscrivent aussi le sang des ouvriers chinois dans leurs comptes, exactement comme le caoutchouc brut et l'opium* ». 44 Malraux a-t-il lu ces lignes publiées dans la brochure de l'Opposition de gauche ? On pourrait le croire d'après le dialogue qui s'établit entre Liou et Ferrai :

« *Les communistes n'oseront pas faire de soviets en Chine.*

— *Ne jouons pas sur les mots, monsieur Liou. Unions ou soviets, les organisations communistes vont nationaliser la terre et déclarer les créances illégales. Les deux mesures suppriment l'essentiel des garanties au nom desquelles les crédits étrangers vous ont été accordés. Plus d'un milliard, en comptant mes amis japonais et américains. Il n'est pas question de garantir cette somme par un commerce paralysé. Et, même, sans parler de nos crédits, ces décrets suffisent à faire sauter toutes les banques chinoises.* » (*La Condition humaine* p. 260-261)

A l'inquiétude de Liou : « *Etes-vous sûr qu'il (TKC) ne prendra pas l'argent sans exécuter ses promesses ?* » Ferrai répond sans hésiter : « *Il ne peut pas faire autrement [...] Ce n'est pas parce que vous le payez qu'il doit détruire les communistes. C'est parce qu'il doit détruire les communistes que vous le payez* ». (*La Condition humaine* p. 262)

Sources et documentation utilisées par Malraux dans *La Condition humaine*

Malraux écrit que *Les Conquérants* n'est pas une « *chimique romancée* » de la Révolution chinoise, parce que « *l'accent principal est mis sur le rapport entre les individus et une action collective, non sur l'action collective seule. La documentation des Conquérants est justiciable des arguments qu'avance Trotsky mais elle seule* ».⁴⁵ Cela vaut, nous semble-t-il, pour *La Condition humaine*. Malraux nous invite à distinguer ce qui relève de l'univers fictif qu'il a créé et la documentation sur laquelle cet univers repose. Malraux, en effet, n'a pas hésité, pour construire la trame historique et chronologique de ses deux romans, à puiser dans une abondante documentation. Walter Langlois a montré comment Malraux s'est servi d'articles et de dépêches publiés dans l'Indochine comme matériau pour *Les Conquérants*, insérant même, mot pour mot, plusieurs extraits dans le roman.⁴⁶ Nous avons insisté plus haut sur la justesse du ton et du contenu de l'argumentation politique et des dialogues des personnages de *La Condition humaine* qui touchent aux problèmes de la Révolution chinoise. Malraux, faut-il le rappeler, n'a été ni acteur, ni témoin direct de la Révolution chinoise : la recherche d'une documentation lui était donc nécessaire. On sait que Malraux a lu *Ma Vie*, mais cette lecture n'a pu lui être d'un grand secours, Trotsky ne consacrant dans son autobiographie que quelques lignes à la Révolution chinoise. A la demande de Sneevliet, Pierre Naville avait invité en 1928 l'auteur des *Conquérants* pour un déjeuner. A la surprise de Naville, Malraux s'était contenté d'écouter Sneevliet, puis de l'interroger sur les différentes phases de la Révolution chinoise. Sneevliet et Naville gardèrent de cette rencontre l'impression que Malraux n'avait qu'une connaissance assez vague des événements de la Révolution chinoise.⁴⁷ Il ne fait aucun doute que cette rencontre, la vive polémique avec Trotsky en février et avril 1931 puis ses contacts avec l'Opposition de gauche en 1931-1932 vont pousser Malraux à approfondir cette connaissance et l'amener à lire et à étudier un certain nombre de documents. Si l'utilisation de ces documents ne nous livre pas la signification profonde de *La Condition humaine*, dont la problématique s'articule autour de l'héroïsme et de la destinée, elle nous donne en revanche de précieux renseignements sur l'évolution de la pensée politique de l'auteur. Jusqu'à aujourd'hui aucune étude approfondie des sources historiques et politiques utilisées par Malraux dans *La Condition humaine* n'a été tentée. Une recherche méthodique nous a conduit à formuler quelques hypothèses mais nous a également donné quelques certitudes. Nous sommes en mesure de démontrer que Malraux a fait des emprunts considérables à l'ouvrage classique d'A. Neuberg : *L'Insurrection armée*, publié par le Bureau d'Editions en 1931. L'ouvrage, rédigé par un spécialiste, retrace d'un point de vue technique et politique les principales insurrections prolétariennes depuis la Révolution d'Octobre. Un chapitre est consacré aux trois insurrections de Shanghai entre 1926 et 1927. Publication officielle de l'Internationale communiste et du P.C.F., l'ouvrage comporte néanmoins de sévères critiques à l'encontre de la direction du parti communiste chinois qui a abouti au coup d'état sanglant de Tchiang Kai-Chek et au massacre de la Commune de Canton. L'analyse de Neuberg coïncide sur de nombreux points avec le diagnostic établi par Trotsky, mais à aucun moment il ne se réclame de celui-ci. On ne saurait considérer Neuberg comme un sympathisant de l'Opposition de gauche car ses critiques s'adressent exclusivement au Parti communiste chinois et jamais à la direction de l'Internationale communiste qui a suivi selon lui, une ligne correcte et ne porte aucune responsabilité dans la défaite écrasante subie par le prolétariat chinois. L'analyse acérée de Neuberg était cependant suffisamment dangereuse aux yeux de l'I.C. pour provoquer une vigoureuse mise en garde dans une préface du Bureau d'Editions. Le préfacier anonyme sollicite du lecteur une « *attention particulièrement critique* » concernant les chapitres consacrés aux mouvements de Canton et de Shanghai, qui ne « *coïncide pas avec la ligne de l'I.C.* ». : « *Dans le chapitre sur l'insurrection de Shanghai, en avril 1927, nous rencontrons plusieurs formules inexactes desquelles on peut conclure que Neuberg considère qu'en avril 1927 l'entrée du Parti communiste chinois dans le Guomindang était une erreur. Comme on sait, l'I.C.*

*s'est résolument opposée à l'époque à ce que le Parti communiste sorte du Guomindang. Les événements qui suivirent confirmèrent pleinement le bienfondé de cette opinion ». Il précise en conclusion que les éditeurs « éditent ce livre dans l'assurance que, malgré tous ses défauts, sa lecture sera extrêmement utile ».*⁴⁸

Le livre de Neuberg fournit à Malraux une masse d'informations d'une très grande précision sur la préparation et le déroulement de l'insurrection de Shanghai qu'il suit fidèlement pour construire la trame des deux premières parties de *La Condition humaine*. Les chiffres, les lieux, les dates, le cadre historique général dans lequel se meuvent les personnages ne sont ni arbitraires ni fantaisistes, seules peut-être les péripéties des combats de rue relèvent de la fiction romanesque. Dès le début de son récit, Malraux fait clairement allusion à la répression sauvage qui a suivi l'insurrection de février 1927, du fait de l'indécision politique et de l'impréparation militaire dont la direction du Parti communiste chinois porte la responsabilité : « *La répression de février avait été faite de trop de tortures pour que l'insurrection manquât d'hommes résolus* ». (*La Condition humaine* p. 254) Neuberg relate, entre autres exemples d'impréparation technique du soulèvement de février, l'entreprise d'équipiers qui « *devaient prendre 70 fusils* » et qui « *échoua parce que l'embarcation qui devait les transporter auprès de la canonnière n'arriva pas à temps* ».⁴⁹ Cet épisode inspire visiblement Malraux pour relater l'équipée, celle-ci victorieuse, de Kyo et Katow qui, à l'aide d'une vedette, abordent le Shan Tung pour y dérober les caisses d'armes nécessaires à l'insurrection. Malraux respecte scrupuleusement les détails de la préparation militaire décrits par Neuberg :

<p><i>a) Le comité central du Parti communiste décide de porter le nombre des équipiers de 2000 à 5000. Cette tâche fut parfaitement exécutée par la direction militaire en un très court laps de temps.</i></p> <p><i>b) On fit le recensement du commandement des équipes de combat et on désigna de nouveaux chefs. Peu avant l'insurrection du 21 mars, toutes les équipes étaient déjà pourvues, avec un chef pour 20 à 30 hommes.</i></p> <p>Neuberg, <i>L'Insurrection armée</i>, p. 141</p>	<p><i>« Après l'échec des émeutes de février, le comité central du Parti communiste chinois avait chargé Kyo de la coordination des forces insurrectionnelles [...] Le nombre des militants avait été doublé. Kyo avait demandé qu'on le portât de 2000 à 5000, la direction militaire y était parvenue dans le mois. Mais ils ne possédaient pas deux cents fusils [...] Kyo avait organisé cent quatre vingt douze groupes de combat de vingt cinq hommes environ, dont les chefs seules étaient armés... »</i></p> <p>Malraux : <i>La Condition humaine</i>, p. 193</p>
---	--

Malraux parvient avec brio à intégrer l'exposé technique et froid de Neuberg, lui insufflant une vigueur étonnante:

<p><i>Une grande attention fut apportée à l'étude de la ville du point de vue tactique. Chaque chef devait connaître parfaitement son quartier et, du moins dans les grands traits, l'ensemble de la ville [...] Pour cela les chefs et les équipiers faisaient la reconnaissance personnelle</i></p>	<p><i>Les chefs des groupes avaient déjà visité les garages. Chacun des autres chefs, depuis dix jours étudiait le quartier où il devait combattre. Combien de visiteurs aujourd'hui même, avaient pénétré dans les bâtiments principaux, demandé à voir un ami que nul n'y connaissait, causé, offert le thé avant de s'en aller? Combien d'ouvriers,</i></p>
---	--

<p><i>des objectifs destinés à être occupés, étudiaient les abords, prévoyaient les emplacements des barricades au cas où on serait obligé de recourir à la défensive, examinaient même les toits des principales maisons pour choisir de bonnes positions de tir, etc ...</i></p> <p>Neuberg, Op.cit., p141.</p>	<p><i>malgré l'avers battante, réparaient les toits ? Toutes les positions de quelque valeur pour le combat de rues étaient reconnues, les meilleures positions de tir, notées sur les plans, à la permanence des groupes de choc.</i></p> <p>Malraux, <i>la Condition humaine</i>, p.193</p>
---	---

Neuberg montre l'ampleur de la mobilisation de masse sur laquelle reposent les préparatifs de l'insurrection. Sous la direction de l'organisation militaire du parti communiste chinois les cheminots organisent les déraillements des trains militaires et désorganisent le mouvement des troupes du Chantoung qui viennent au secours du gouverneur Soun Chouan Fan.

Malraux n'oublie pas d'évoquer le combat héroïque des cheminots :

« Les renforts qui défendaient Shanghai contre les révolutionnaires venaient de Nankin : les cheminots avaient décrété la grève, les gardes blancs et les soldats de l'armée gouvernementale fusillaient ceux qui refusaient de conduire les trains militaires ». (La Condition humaine, p. 194)

L'emprunt le plus saisissant du livre de Neuberg est sans aucun doute la description du déclenchement de la grève générale et de l'insurrection. Malraux transpose brillamment le sobre récit de l'historien :

<p><i>A midi, la grève commença. Pendant environ une demi-heure, toute la ville fut comme morte. Tout le prolétariat faisait grève, ainsi que la majeure partie de la petite bourgeoisie (boutiquiers, artisans, etc...) A 13h précises dans tout Shanghai commença le désarmement de la police. En quelques dizaines de minutes, toute la police fut désarmée.</i></p> <p>Neuberg, op.cit., p. 143</p>	<p><i>L'auto s'arrêta. Le silence - la foule chinoise est d'ordinaire une des plus bruyantes - annonçait une fin du monde. Un coup de canon. L'armée révolutionnaire si près ? Non. C'était le canon de midi. La foule s'écarta ; l'auto ne démarra pas. Ferrat saisit le tube acoustique. Pas de réponse : il n'avait plus de chauffeur, plus de valet. Il restait immobile, stupéfait, dans cette auto immobile que la foule contournait pesamment. Le boutiquier le plus proche sortit, portant sur l'épaule un énorme volet ; [...]. A droite à gauche, en face, d'autres boutiquiers, d'autres artisans sortirent, collets couverts de caractères sur l'épaule : la grève générale commençait.</i></p> <p>Malraux, <i>La Condition humaine</i>, pp. 242-243.</p>
---	---

On reconnaît à travers ce passage de *La Condition humaine* la technique du romancier utilisée dans *Les Conquérants* et que Trotsky avait saluée non sans la critiquer : *« petites touches colorées, suivant la méthode des pointillistes, Malraux donne un inoubliable tableau de la grève générale, non pas certes comme elle est en bas, non comme on la fait, mais comme elle est aperçue en haut. »* 50

Malraux a-t-il tenu compte de la remarque de Trotsky dans *La Condition humaine*? En tout cas la grève générale n'est pas seulement *« aperçue en haut »* à travers les yeux du banquier Ferrai, l'auteur choisit

de nous montrer cette fois la grève générale « *comme on la fait* » dans toute sa puissance : « *Ce n'était plus la grève de Hong-Kong, déclenchée, lentement, épique et morne : c'était une manœuvre armée. Aussi loin qu'il pût voir, plus un magasin n'était ouvert.* » (La Condition humaine p. 243)

L'Insurrection armée de Neuberg n'a pas été uniquement pour Malraux une source précieuse de renseignements sur les détails techniques de l'insurrection de Shanghai mais également une source d'enseignements politiques de la plus grande importance sur les problèmes de la Révolution chinoise dont il n'avait jusqu'à lors qu'une idée assez confuse. La convergence entre certaines critiques de Neuberg et l'analyse de Trotsky ne lui a certainement pas échappé. Neuberg considère en effet que le Parti communiste chinois tout en suivant dans l'ensemble une ligne juste en ce qui concerne l'organisation, la préparation et l'exécution de l'insurrection, a suivi une politique erronée à l'égard du Guomindang :

« *Il a sous-estimé le rôle révolutionnaire du prolétariat, continué à voir dans le Kuomintang tout entier et dans la bourgeoisie nationale un facteur révolutionnaire, alors qu'une fraction de cette bourgeoisie, et par suite du Kuomintang (son aile droite), étant déjà entrée franchement dans le camp de la contre-révolution, était prête à s'entendre avec les groupements réactionnaires indigènes et avec l'impérialisme étranger.*

Voilà où réside la cause de l'échec du prolétariat de Shanghai, aussitôt après l'entrée des troupes de Tchiang Kai chek. » 51

Malraux utilise presque mot pour mot le récit de Neuberg concernant l'épisode dramatique qui aboutit au départ de la première division de Shanghai au sein de laquelle les communistes sont fortement implantés :

« *Alors se présenta au Parti le commandant de la première division, Sé-To, qui posa la question suivante : « J'ai reçu ordre de Tchiang Kai-chek de quitter Shanghai. Que dois-je faire ? Si je n'obéis pas, il faut que j'arrête Tchiang Kai-chek ». Malgré le temps perdu, la gauche avait encore une influence prédominante à Nankin, à Soutchéou et à Shanghai même. Mais à cette proposition d'attaque décisive contre Tchiang Kai-chek, il ne fut donné aucune réponse claire. On conseilla à Sé-To de saboter l'ordre, de se faire passer pour malade, mais le moment arriva quand même où il fut impossible de retarder. Sé-To, reçut un ultimatum et quand il s'adressa au Parti il n'y avait plus d'autre issue : ou bien prendre les armes contre Tchiang Kai-chek avec le soutien et sous la direction du Parti communiste, ou bien obéir, c'est-à-dire*

emmener hors de Shanghai une troupe nombreuse et révolutionnairement très précieuse.

Neuberg, op. cit. , pp. 146-147

« *D'autre part, la répression est imminente. Et les dernières troupes de la 1ere division ont quitté la ville.*

C'était la seule division sur laquelle pussent compter les communistes. Tchiang Kai-chek le savait: il avait ordonné à son général de rejoindre le front avec ses troupes. Celui-ci avait proposé au Comité central communiste d'arrêter Tchiang Kai-chek.

On lui avait conseillé de temporiser, de se faire passer pour malade; il s'était vite trouvé en face d'un ultimatum.

Et, n'osant pas combattre sans l'accord du Parti, il avait quitté la ville, tentant seulement d'y laisser quelques troupes.

Elles venaient de partir a leur tour ».

Malraux, La Condition humaine, p.323-324

Harold R. Isaacs raconte dans le détail cet épisode. Le général dont il est question s'appelait en réalité Xue Yue. Refusant l'ordre de quitter Shanghai il avait proposé au comité central du parti communiste chinois de jeter Tchiang Kai-chek en prison et l'inculper de complot contre-révolutionnaire. Les dirigeants communistes chinois, Voïtinsky et les autres conseillers soviétiques de l'I.C. tergiversèrent.

Tchiang Kai-chek refusant tout délai, le général dut quitter la ville avec ses troupes laissant la voie libre à la répression. Isaacs nous indique qu'il existe plusieurs sources de l'histoire de cet épisode, éparpillées dans les documents. Khitarov, l'un des délégués de l'I.C. en Chine à cette époque, déclara au 15ème Congrès du P.C. de l'U.R.S.S. que Xue Yue avait proposé au comité central de « *convenir qu'il ne se soumettrait pas aux ordres de Tchang. Il était prêt à rester dans Shanghai, à combattre avec les ouvriers contre le putsch militaire qui venait* ». Ce passage terriblement accusateur fut supprimé des minutes du Congrès. Trotsky le cita dans l'un de ses articles reproduit dans *Problems of the Chinese Revolution*. Le texte de Neuberg qui cite l'ouvrage de Yang-Tsao-Ching : *Matériaux sur la question chinoise* est la seule source disponible en français au moment où Malraux rédige *La Condition humaine*. 52 Cependant les sources politiques du roman sont loin de se limiter au seul livre de Neuberg.

La correspondance entre Trotsky et Raymond Molinier atteste que ce dernier a rencontré à plusieurs reprises Malraux entre 1930 et 1933. Ces contacts l'ont probablement amené à lire les publications oppositionnelles et les articles de Trotsky consacrés à la Révolution chinoise. Nous sommes parvenus à la certitude que l'une des principales sources utilisées par Malraux après l'Insurrection armée de Neuberg est la « *lettre* » de Chen Duxiu « *aux membres du Parti communiste chinois* » qui fut publiée en 1930 par *La Lutte des classes*, organe théorique de la Ligue communiste. Une lecture attentive de la lettre de Chen Duxiu confrontée au texte de *La Condition humaine* nous a conduit à plusieurs découvertes permettant d'affirmer que Malraux s'en est largement inspiré. Pour illustrer la rage et le dépit de Kyo devant le télégramme de l'Internationale lui intimant l'ordre d'enterrer les armes, Malraux emprunte directement une anecdote rapportée par Chen Duxiu dans sa lettre :

<p>« <i>En même temps, le délégué de l'I.C. nous ordonnait de cacher ou d'enterrer les armes afin d'éviter un conflit armé entre les ouvriers et Tchiang-Kai-Chek, afin de ne pas troubler la concession de Shanghai par une lutte armée. Ayant lu le télégramme Luo Yinang était si irrité qu'il le déchira en morceaux</i> ».</p> <p>Chen Duxiu : « <i>Lettre à tous les membres du Parti communiste chinois</i> » <i>La Question chinoise</i>, p. 447.</p>	<p>« <i>C'était enfin le courrier qui apportait la réponse de Hankéou [...]</i>« <i>Ordre d'enterrer les armes</i> » dit-il. <i>Le message, déchiré, était devenu une boule dans le creux de sa main. Il reprit les morceaux de papiers, les développa sur la table d'opium, les rapprocha, haussa les épaules devant sa puérité : c'était bien les ordres de cacher ou d'enterrer les armes.</i> »</p> <p><i>La Condition humaine</i>, pp. 324-325.</p>
---	--

La visite de Kyo à Hankéou, qui compose la troisième partie du roman, est manifestement inspirée du voyage que Chen Duxiu fit dans cette ville pour rencontrer Borodine. Malraux pousse l'analogie jusqu'à faire coïncider les dates : Malraux situe l'arrivée de Kyo à Hankéou au début du mois d'avril. Ni Kyo, ni Chen Duxiu ne parviennent à fléchir le délégué de l'Internationale. Borodine et Vologuine font la même réponse :

<p>Je consultai Borodine : « <i>Je suis tout à fait d'accord avec vous, me dit-il, mais je sais que Moscou ne permettra jamais que nous sortions du Kuomintang</i> ».</p>	<p>Vologuine: « <i>Rompre [...] est une défaite certaine. Moscou ne tolérera pas que nous sortions du Kuomintang maintenant</i> ».</p>
---	--

Chen Duxiu: Ibidem p. 448

La Condition humaine, p. 282

Les critiques très précises formulées par Chen Duxiu dans sa lettre à l'encontre de la politique de l'I.C. sont transposées dans *La Condition humaine*, dans les dialogues des principaux personnages mais également dans les propos que tiennent des personnages très secondaires. Ainsi, un soldat de la première division, dans laquelle les communistes sont fortement implantés, critique la lourde imposition qui frappe les paysans, destinée à financer les expéditions militaires du Nord:

« Plus tard, la campagne militaire vers le Nord s'engagea. Nous fûmes attaqués très vivement par le Kuomintang parce que dans notre organe, La Guilde, nous criticâmes la suppression de tout mouvement ouvrier à l'arrière et la contribution obligatoire des paysans au fonds militaire à cause de cette expédition ».

Chen Duxiu, Ibidem, p. 446.

« ...L'homme était amer : on se demandait à quoi servait l'Internationale. Tout était donné à la bourgeoisie du Kuomintang, les parents des soldats paysans presque tous, étaient contraints à verser la lourde cotisation au fonds de guerre, alors que la bourgeoisie était imposée qu'avec modération. »

La Condition humaine, pp. 269-270

L'expression « *suppression de tout mouvement ouvrier à l'arrière* » employée par Chen Duxiu (et que Malraux utilise à son tour), fait référence à la campagne de répression déclenchée par le Guomindang et Tchiang Kai Chek contre les syndicats en février 1927. Dans leur marche sur Nankin, les troupes de Tchiang Kai Chek, aidées par des gangs se livrent à une brutale épuration et prennent d'assaut les locaux des syndicats 53. Ces événements sont évoqués par Malraux. Au milieu de l'insurrection de Shanghai, Kyo est informé par des courriers du front que « *tout mouvement ouvrier est interdit à l'arrière* » (*La Condition humaine* p. 102). C'est encore à la lutte de Chen Duxiu que Malraux emprunte cet échange entre Ferral et le banquier Liou Ti Yu :

« Après le coup du 21 mai à Changsha, l'I.C. nous traça ce programme : confisquer les terres des propriétaires grands et petits, ne pas se servir du nom de gouvernement naturaliste mais ne pas toucher aux terres des officiers (dans les provinces du Hunan et du Hubei il n'y avait pas un propriétaire qui ne soit parent ou ami d'officiers). Tous les propriétaires étaient protégés directement ou indirectement par les chefs militaires. Dans ces conditions « confisquer la terre » était une expression vide de sens ».

Chen Duxiu, Ibidem, p. 450

« Ils ont essayé déjà de reprendre les Terres. Tchang Kai Check est résolu à ne pas se laisser faire. Il a donné l'ordre de ne pas toucher à aucune des terres qui appartiennent à des officiers ou des parents d'officiers... Nous sommes tous parents d'officiers »

Liou sourit : « *Y a-t-il une seule terre en Chine dont le propriétaire ne soit pas parent d'officier ?* »

La Condition humaine, page 261.

Certaines références au texte de Chen Duxiu sont beaucoup plus allusives. Il en va ainsi de la déclaration commune signée par Chen Duxiu et Wang Jingwei. Alors que Tchiang Kai Chek préparait minutieusement son coup de force, Wang Jingwei et Chen Duxiu signaient, le 4 avril 1927, une déclaration s'élevant contre

les rumeurs qui semaient « *la discorde entre les deux partis* ». Cette déclaration affirmait entre autres : « *Le parti communiste n'est pas le dernier à aimer la paix et l'ordre. Il approuve la politique du gouvernement nationaliste, qui ne veut pas reprendre les concessions de Shanghai par la force [...] Nous devons continuer à nous en tenir à la base commune de la révolution, nous devons abandonner les soupçons réciproques, rejeter les médisances et les ragots et nous respecter mutuellement... Alors tout ira bien pour nos deux partis et pour la révolution chinoise.*⁵⁴ Dans sa lettre aux communistes chinois il qualifie cette déclaration qui lui fut dictée par l'I.C. de « *honteux manifeste* ». L'allusion est transparente dans *La Condition humaine*: « *Le comité central jouait l'union, non la lutte : quelques jours plus tôt, le chef politique des rouges et l'un des chefs des bleus avaient prononcé à Shanghai des discours touchants* » (*La Condition humaine* p. 203) Dans ses transpositions, Malraux se livre parfois à certaines modifications. La discussion entre les dirigeants du Parti communiste chinois sur la composition du gouvernement municipal, issu de l'insurrection de Shanghai, rapporté par Chen Duxiu est transposée avec des variantes dans *La Condition humaine*. Cependant le point de vue de Chen Duxiu, et celui de Kyo demeure identique : le prolétariat doit rester armé et il doit dominer politiquement et militairement la bourgeoisie nationaliste au lieu de se subordonner à elle :

<p>« <i>A l'époque ou le corps expéditionnaire du Nord s'empara de Shanghai (1927), la préoccupation principale de Qu Qiubai était la sélection du gouvernement municipal de Shanghai et comment unir la bourgeoisie et les moyens et petits commerçants pour combattre la grande bourgeoisie. Peng Shutzi, Luo Yinang et moi pensâmes que l'élection du gouvernement municipal n'était pas le problème central, mais que le problème central était celui-ci : si le prolétariat ne dominait pas les forces militaires de Tchiang Kai-Chek, la petite bourgeoisie ne serait pas avec nous et que Tchiang Kai-Chek, sous la direction des impérialistes, massacrerait les masses.</i> »</p> <p><i>Chen Duxiu, ibidem, p. 447.</i></p>	<p>« <i>Nous ne sommes pas en majorité au comité. L'assemblée des délégués, réunie clandestinement par le parti Kuomintang, avant l'insurrection, avait élu un petit comité central de 26 membres, dont 15 communistes ; mais ce comité venait d'élire à son tour le comité exécutif qui allait organiser le gouvernement municipal. Là était l'efficacité ; là, les communistes n'étaient plus en majorité</i> ».</p> <p><i>La Condition humaine p. 269</i></p>
--	--

Les sources oppositionnelles de *La Condition humaine* ne se limitent pas à la lettre de Chen Duxiu. Il est probable que Malraux a eu en main plusieurs publications de l'Opposition de gauche. Nous avons montré comment il a pu s'inspirer des mots d'ordre de la révolution agraire contenus dans les Thèses de Zinoviev, publiées dans la « *Déclaration des 83* ». Malraux a-t-il utilisé la « *lettre de Shanghai* », réquisitoire impitoyable contre la politique suivie par la direction du Parti communiste chinois d'après les ordres de Moscou ? Le passage suivant, extrait d'une discussion entre Ferrai et le directeur de la police Martial, nous porte à la croire :

<p>« <i>Un groupe de camarades, en particulier les Russes et Borodine estimaient qu'il ne serait nullement nuisible que Tchiang Kai-Chek se cassât les reins sur Shanghai et dans le Zhejiang et l'y incitaient</i> ».</p>	<p>« <i>Mais on dit que Moscou a donné aux commissaires politiques l'ordre de faire battre leurs propres troupes devant Shanghai. L'insurrection ici pourrait mal finir.</i></p> <p>— <i>Pourquoi ces ordres ?</i></p> <p><i>Pour faire battre Tchiang Kai-Chek, détruire son prestige, et le remplacer par un général</i></p>
--	--

<p>« Lettre de Shanghai », <i>La Question chinoise</i>, p. 95.</p>	<p><i>communiste à qui reviendrait alors l'honneur de la prise de Shanghai. »</i></p> <p><i>La Condition humaine</i>, p. 240.</p>
--	---

Sans la lecture des écrits de Trotsky sur la Révolution chinoise, Malraux aurait-il pu décrire, avec une telle intensité et un tel accent de vérité, l'impasse dramatique dans laquelle furent plongés les révolutionnaires chinois ? On peut en douter. La ressemblance des points de vue est parfois troublante :

<p>« Les travailleurs ont le pouvoir à Shanghai. Ils sont partiellement armés. Il y a la possibilité de les armer en Il y a la possibilité de les armer en beaucoup plus grand nombre. L'armée de Tchiang Kai-Chek est peu sûre. Certaines de ses sections et certains membres de son état-major sont du côté des travailleurs. Mais toute chose et chacun sort en fin de compte paralysés. On ne se prépare pas à un combat décisif contre Tchiang Kai-Chek mais on prépare une réception triomphale en son honneur. »</p> <p>Trotsky, <i>Problems of the Chinese Revolution</i></p>	<p>« Le Comintern avait repoussé tous les mots d'ordre d'opposition, mais accepté le maintien des groupes communistes de choc, des nouveaux groupes de militants, Kyo et ses camarades voulaient faire les organisateurs des masses qui chaque jour se dirigeaient vers les unions ; mais les discours officiels du parti communiste chinois, toute la propagande d'union avec le Kuomintang les paralysaient. »</p> <p><i>La Condition humaine</i>, p. 324</p>
---	---

Trotsky et « *La Condition humaine* »

Au cours des mois de septembre et octobre 1933, Trotsky manifeste l'intention d'écrire un article sur *La Condition humaine* qui, finalement, ne verra jamais le jour.⁵⁵ Cependant, Trotsky exprimera à plusieurs reprises son enthousiasme pour *La Condition humaine*. En novembre 1933 il recommande chaleureusement au critique américain Clifton Fadiman de publier le roman aux Etats-Unis. L'année suivante il fait l'éloge des deux romans de Malraux :

« L'analyse et le programme de l'Opposition de gauche se sont trouvés entièrement confirmés par tous ces événements et ces processus, mais ils l'ont malheureusement été de façon négative. Il suffit de lire par exemple les deux derniers romans de l'écrivain français Malraux, *Les Conquérants* et *La Condition humaine*: sans bien se rendre compte des interactions et des conséquences politiques, l'auteur y dresse contre la politique du Comintern en Chine un réquisitoire accablant et confirme de la façon la plus frappante, à travers ses descriptions et ses personnages, tout ce que l'Opposition de gauche avait formulé avant même les événements dans ses thèses et analyses. Personne ne pourra nous contester ces victoires théoriques inestimables de la méthode marxiste. » ⁵⁶

Que Trotsky ait salué en des termes aussi chaleureux *Les Conquérants* et *La Condition humaine*, comme des « victoires théoriques inestimables » pour l'Opposition de gauche, détruit définitivement la thèse,

difficilement soutenable, de Lucien Goldman selon laquelle Malraux se rangeait, dans la dernière partie de son roman, sur les positions de l'U. R. S. S. stalinienne.

Au moment où il écrit *Les Conquérants* et jusqu'au début des années trente, Malraux demeure imprégné de l'idéologie du Guomindang. Il n'y a rien d'étonnant à cela : L'Indochine avait publié en 1925 plusieurs articles de dirigeants du Guomindang. Paul Morin et Malraux avaient des contacts avec le Guomindang par l'intermédiaire de l'organisation Jeune Annam.⁵⁷ Les idées politiques de Malraux à cette époque sont celle d'une jeune écrivain bourgeois libéral. Sa critique du système colonial français ne repose pas sur une conception marxiste de la lutte des classes. Il n'envisage même pas une lutte de libération nationale, son projet politique se limitant dans le cadre de la souveraineté française à accorder des libertés et des droits égaux aux travailleurs annamites.

Trotsky avait senti à travers *Les Conquérants* qu'il manquait « *une affinité naturelle entre l'écrivain, malgré tout ce qu'il sait et comprend, et son héroïne, la Révolution.* »⁵⁸ Pour Trotsky les enseignements politiques du roman découlaient du récit à l'insu de l'auteur et témoignaient contre lui.

C'est au cours de l'année 1931 que Malraux amorce un tournant dans sa compréhension des problèmes politiques de la Révolution chinoise et se rapproche de l'Opposition. Raymond Molinier qui a rencontré l'écrivain écrit à Trotsky — vraisemblablement vers la fin de 1930 — que Malraux « *est toujours en relation très intime avec l'U.R.S.S. Il revient d'Afghanistan par la Turquie et l'U.R.S.S. et était à Constantinople juste lorsque nous y étions. Il repart pour l'U.R.S.S. incessamment. Il est sympathisant de l'Opposition et ne le cache à personne, mais je n'ai pu aborder avec lui que des questions très superficielles. J'ai un rendez-vous proche avec lui. Il veut vous écrire.* »⁵⁹ Toutefois, ce n'est réellement qu'au milieu de 1931, après sa réponse à Trotsky, qu'il effectue un pas en direction des idées de l'Opposition. En juin 1931, Molinier informa Trotsky, que Malraux a donné 600 F à La Vérité (ses droits d'une année à la NRF) et qu'il a l'intention de le visiter à Prinkipo ⁶⁰. C'est dans cet état d'esprit qu'il rédige *La Condition humaine* qu'il termine à la fin de 1932.

On ne saurait pourtant voir dans l'évolution politique de Malraux une adhésion inconditionnelle à l'Opposition de gauche. Clara Malraux résume très bien ce que pouvait être alors les positions politiques de l'écrivain :

« *Quelle était alors notre position politique ? Fluctuante, c'est le moins qu'on puisse dire. De gauche, quoi qu'il en soit. Mais la gauche allait loin en face d'une droite réveillée par l'avancée fasciste. Des parties de nous-mêmes étaient d'obédience trotskyste, d'autres relevaient d'un communisme plus orthodoxe donc plus efficace. Après une visite qu'André, plus tard, rendit dans son Saint-Denis électoral à Doriot, il en revint séduit comme un fluctuant Drieu. André n'était, au demeurant, insensible ni à l'anarchisme russo-jurassien ni aux leçons de violence soréliennes.* » ⁶¹

Au-delà de l'enseignement politique de *La Condition humaine*, Trotsky a été sensibilisé à la signification profonde du roman. Il écrit à Clifton Fadiman que le roman :

« *...ne se veut pas seulement une œuvre d'art littéraire. Il pose les grands problèmes de la destinée humaine. Dans les conditions de la crise sociale et culturelle qui embrasse le monde entier, les questions, qui toujours émeuvent l'homme et inspirent le grand artiste : la vie et la mort, l'amour et l'héroïsme, l'individualité et la société, se posent avec une acuité nouvelle devant la conscience créatrice. C'est à cette seule source que peut se renouveler l'art contemporain, qui s'est épuisé à rechercher des conquêtes de pure forme.* » ⁶²

Trotsky souligne en même temps que l'individualisme et le pessimisme de Malraux l'éloignent d'une véritable conception matérialiste du monde. « *En dernière analyse, écrit-il, Malraux est un individualiste et un pessimiste. Sentir ainsi le monde et la vie m'est psychologiquement étranger pour ne pas dire hostile.* » ⁶³

Le marxisme de Gisors, celui de Kyo est avant tout une résistance intellectuelle devant l'injustice sociale, et une volonté de conquérir la dignité humaine : « *Mais chez Kyo [...] le sens héroïque lui avait été donné comme une discipline, non comme une justification de la vie [...] Sa vie avait un sens, et il le connaissait : donner à chacun de ces hommes que la famine, en ce moment même, faisait mourir comme une peste lente, la possession de sa propre dignité.* » (La Condition humaine p.277)

Mais dans le pessimisme de Malraux qui « *s'élève jusqu'au désespoir* », Trotsky voit un « *élément d'héroïsme* » qui donne aux personnages de l'écrivain la possibilité de s'élever au-dessus d'eux-mêmes et de donner un sens à leur vie. » :

« *Malraux prend ses héros internationaux sur le fond de la révolution. Le théâtre des drames personnels est Shanghai de 1927 [...] C'est un roman des destinées humaines et des passions personnelles auquel la révolution communique la force limite de tension. L'individualiste et pessimiste s'élève en fin de compte au-dessus de l'individualisme et du pessimisme. Seul un grand but supra-individuel, pour lequel l'homme est prêt à payer de sa vie, donne un sens à l'existence humaine — telle est la signification dernière du roman, qui est étranger à la didactique philosophique et qui reste du commencement à la fin une véritable œuvre d'art.* » 64

C'est l'héroïsme qui, dans une « *force limite de tension* », pousse le révolutionnaire Katow à refuser la prison pour choisir la mort horrible et partager le sort de ses compagnons qui vont être jetés vivants dans la chaudière des locomotives : « *parmi tous ces frères dans l'ordre mendiant de la Révolution : chacun de ses hommes avait rageusement saisi au passage la seule grandeur qui pût être sienne.* » (La Condition humaine p. 403-404).

Trotsky mystifié

En réalité le rapprochement de Malraux vers Trotsky comportait une part affective. Malraux lui-même n'a pas caché que son admiration pour Trotsky allait à une « *figure mythique de la Révolution russe [...] La figure d'une époque de la Révolution.* » 65 Le refus de Malraux de prendre position pour la libération de Victor Serge au Congrès internationale des écrivains en juin 1935 marque un tournant brusque dans son évolution politique et amorce sa rupture avec Trotsky. De 1935 à 1939, Malraux demeure un fidèle compagnon de route du parti communiste et un ardent défenseur du Front populaire en France et en Espagne. Lors des procès de Moscou, il refuse d'apporter son témoignage à la commission Dewey ce qui déclenche une violente polémique. Trotsky dénonce le rôle officiel joué par Malraux au compte de la politique du Komintern en Espagne qui « *reflète complètement la politique fatale* » qui a été menée en Chine :

« *En 1926, Malraux se trouvait en Chine au service du Komintern-Kuomintang, et il est l'un de ceux qui portent la responsabilité de l'étranglement de la Révolution chinoise. Dans ses deux derniers romans, Malraux, sans le vouloir, a donné un tableau révélateur de la politique du Komintern en Chine. Mais il ne sut pas comment tirer les conclusions nécessaires de ses propres expériences.* » 66

Malraux lui répond le 27 mars dans *The Nation*;

« *Monsieur Trotsky m'accuse d'être responsable de l'étranglement de la Révolution chinoise, de manquer d'indépendance morale et finalement d'être l'agent de Staline. Je pourrais affirmer que Hemingway n'est que le pseudonyme littéraire de M. Roosevelt ou que M. Trotsky est l'auteur des films de Charlie Chaplin. Il est aisé de prouver que « l'on a fait telle ou telle autre chose, il est plus difficile de prouver qu'on n'a pas fait ce que l'on n'a pas fait. M. Trotsky a consacré plusieurs ouvrages à l'étude de la Révolution chinoise. Il a attaqué personnellement tous ceux qu'il tenait pour responsables de la défaite chinoise, or, jusqu'ici, il ne m'a jamais attribué un rôle important dans cette révolution. Durant dix ans, je n'ai pas*

occupé de place dans l'histoire de la Révolution chinoise ; soudain, j'en deviens son personnage le plus important. Mais j'ai déclaré récemment que la collectivisation obligatoire des terres en Espagne est actuellement irréalisable, me rangeant ainsi du côté du gouvernement du Front Populaire, et m'opposant par là au programme du P.O.U.M. et des trotskystes espagnols. Sans doute ne serais-je jamais devenu responsable de la défaite de la Révolution chinoise si j'étais en accord avec M. Trotsky à propos de l'Espagne. » 67

Malraux, qui déplore la « légèreté des informations de Trotsky à l'égard de la Chine », se trouve en réalité pris à son propre piège. On sait aujourd'hui et depuis longtemps que Malraux n'a jamais séjourné en Chine en 1926-1927 au moment des grands événements de la Révolution chinoise. Il n'effectua qu'un bref voyage de cinq jours à Hong Kong en août 1925, son départ d'Indochine pour la France se situant en janvier 1926. C'est lui-même qui a forgé de toutes pièces la légende de sa participation à la Révolution chinoise, s'en faisant l'infatigable propagateur. La notice biographique, accompagnant une traduction allemande des *Conquérants* portant comme sous-titre « *Journal des combats de Canton* » indiquait que l'auteur avait été « *Commissaire du Kuomintang pour la Cochinchine, puis pour l'Indochine (1924-1925). Délégué à la propagande auprès du mouvement nationaliste à Canton sous Borodine (1925)* ». 68

En octobre 1933 dans une lettre à Edmund Wilson, Malraux se présente comme « *commissaire du Kuomintang en Indochine et enfin à Canton* ». 69.

Clara Malraux remet les choses à leur place :

« Quoiqu'il en soit, Les Conquérants, relèvent de la fiction appuyée sur l'histoire. Que Trotsky pût croire qu'ils constituaient un témoignage et en discuter à ce titre, m'impressionna ; que d'autres ignorants de la Chine allassent jusqu'à y voir une œuvre biographique m'amusa ; qu'André contribuât à accréditer cette légende me fut pénible. [...] Mais Trotsky s'est trompé en croyant que Garine est un révolutionnaire : c'est un révolté métaphysique. » 70

D'après Manès Sperber, l'une des raisons qui explique que Trotsky, entre autres, n'ait pas réussi à percer les « transparentes constructions » des *Conquérants* tient à l'« *imagination réaliste* » de Malraux. Ce réalisme crée une « *impression tellement parfaite de présence immédiate que le lecteur est amené à identifier le héros extraordinairement vivant et à considérer les événements en partie fictifs et en partie réels comme des aventures vécues par le romancier lui-même.* » 71 Sans sous-estimer l'explication de Manès Sperber, la raison nous semble plus simple : Trotsky a été, avec d'autres, victime de la mystification créée par Malraux. Nous en avons les preuves irréfutables dans les lettres de Molinier adressées à Trotsky. Dans une lettre déjà citée, Molinier écrit que Malraux à « *illustré son rôle par Garine. Il fut commissaire du Komintern en Chine, puis en Indochine* » puis dans une autre, datée du 5 décembre 1930: « *J'ai revu Malraux ; nous avons parlé assez longtemps. Je vous la renouvelle : il fut bien commissaire au Kuomintang et a vécu tous les détails de la Révolution chinoise aux côtés de Borodine et des autres.* »

Malraux visait-il à impressionner Trotsky à travers Molinier ? En tout cas, Trotsky est convaincu que Malraux a été l'un des acteurs de la Révolution chinoise, puisqu'il écrit en novembre 1933 à Clifton Fadiman que l'écrivain « *connaît de près la Révolution chinoise par sa propre expérience* ».

L'essentiel aux yeux de Trotsky, n'était pas, en fin de compte, que Malraux fût ou non présent en Chine en 1926 comme commissaire politique du Guomindang, mais qu'il se plaçait, en 1937, du côté des étrangleurs de la Révolution espagnole. L'auteur de *La Condition humaine* choisissait définitivement de se ranger dans le camp des Vologuine contre celui des Kyo. C'est ce choix que reflète *l'Espoir* et qui faisait dire à Trotsky que le « *manque d'indépendance créatrice a envenimé ses derniers livres avec le poison du mensonge* ». 72

Notes :

1. John Lehman, « *Le mythe de l'écrivain* » in *Malraux: être et dire*. Sous la direction de Martine Courcel. Plon, 1976, pp. 185-186.
2. Edmund Wilson, « *André Malraux* » *The New Republic*, 9 août 1933.
3. Lucien Goldman, « *Introduction à une étude structurale des romans de Malraux* » in *Pour une sociologie du roman*. Editions Gallimard, Idées, p. 61 à 277.
4. Ibidem. p. 192.
5. André Lorant, « *Malraux et Trotsky : une lecture de La condition humaine* » in *Orientations étrangères chez André Malraux*. Archives des lettres modernes IP 121, 1971, pages 39 à 72.
6. André Gide, *Journal*, 10 avril 1933, Pléiade, p. 1165.
7. Les références et les citations de *La Condition humaine* qui suivent sont faites à partir de l'édition de la Pléiade, Gallimard, 1947.
8. André Malraux, « *Réponse à Trotsky* », NRF, avril 1931, édition Gallimard.
9. Trotsky, *La Révolution permanente*, Gallimard, coll, idées, p. 228.
10. Trotsky, *L'Internationale communiste après Lénine*, PUF, 1969 t. 2, p. 323.
11. Boukharine, *Les problèmes de la Révolution chinoise*, Paris. *La Question chinoise dans l'Internationale communiste*, textes rassemblés et présentés par Pierre Broué, EDI 1976, pp. 240-241.
12. Ibidem.
13. Cité par Trotsky, « *La Révolution chinoise et les thèses de Staline* », *La Question chinoise*, op. cit., p. 230. Victor Serge donne dans *Clarté* une meilleure traduction de la phrase de Chen Duxiu qu'il qualifie de « *monumentale* » « *Il ne faut pas tomber dans les déviations d'extrême gauche mais suivre une ligne centrée. Il faut aussi attendre pour la saisie des propriétés grandes et moyennes le développement ultérieur des actions militaires. La seule solution juste à ce moment, c'est que l'extension de la révolution doit passer avant son développement en profondeur* ». *Clarté* n° 12, 15 août 1927.
14. Trotsky, « *La Révolution étranglée* », *Littérature et révolution*, UGE 1977, p. 380.
15. Henri Dumazeau écrit par exemple que Kyo tient dans *La Condition humaine* « *le rôle de Chou En Lai qui parvint à échapper au massacre* ». *La Condition humaine « Profil d'une oeuvre »* Hatier, p. 27. Il est probable que Malraux ne connaissait pas Chou En Lai au moment où il écrivait *La Condition humaine*. L'affirmation de Dumazeau repose sur une confusion : en avril 1927, Chou En Lai ne se trouvait pas à Shanghai. En revanche, il parvint à échapper au massacre de la commune de Canton en décembre 1927. Au cours du récit de sa rencontre avec Chou En Lai, Malraux fait allusion à cette hypothèse : « *il sait comme moi qu'aux Etats-Unis, on le tient pour l'original d'un des personnages de La Condition humaine* ». *Antimémoires*, p. 501 mais sans la confirmer.
16. Jean Lacouture, André Malraux. Une vie dans le siècle, Seuil 1973, p. 147.
17. Chiang Chen tung (1906-?) ouvrier du textile. Un des dirigeants de l'insurrection de Shanghai en 1927. Rejoint l'Opposition de gauche en 1929. Arrêté par la police politique de Mao en 1952. Voir *Wang Fanxi Chinese Revolutionary* Oxford University Press, 1980.
18. Lucien Goldman, op. cit., p. 157.
19. Le discours de Staline n'a jamais été rendu public par l'Internationale. Il a été publié pour la première fois par l'Opposition de gauche en 1930 dans *Problems of Chinese Revolution*. Il est repris dans *La Question chinoise*, p. 312.
20. Trotsky, « *Projet de résolution sur la question chinoise* » Bulletin communiste n° 18-19, avril-juin 1927. *La Question chinoise* p. 375.
21. *La Question chinoise*, p. 330.
22. H. Isaacs, op. cit., p. 324. Feng Yuxiang (1880-1948) seigneur de la guerre appelé le « *général chrétien* ». Se rapproche du Guomindang en 1926 et offre son « *alliance* » à l'U.R.S.S. Réprime le mouvement révolutionnaire en 1927. Organise une armée contre les Japonais en 1931. S'exile par la suite aux U.S.A. Il meurt dans des circonstances mal élucidées en traversant la mer Noire sur un bateau soviétique.
23. *La Question chinoise*, p. 214.

24. Louis Fischer, *Soviet in World Affairs II*, cité par Harold R. Isaacs op. rit., p. 244. Nous donnons ici un exemple de l'emploi fréquent par Malraux de sources historiques dont nous tentons plus loin de dresser un inventaire.
25. H. Isaacs, op. cit., pp. 257-258.
26. Ibidem, p. 260. C'est nous qui soulignons.
27. Victor Serge, *Clarté*, n° 9, 15 mai 1927.
28. Trotsky, « *N'est-il pas temps de comprendre?* » 26 mai 1927, dans *Bulletin communiste*, n° 20-21, juillet-septembre 1927.
29. Victor Serge, *Clarté*, n°11, 15 juillet 1927. *La Révolution chinoise*, Savellé p. 57.
30. H. Isaacs, op. cit.
31. « *Lettre de Chen Duxiu à tous les membres du parti communiste chinois* ». *La Question chinoise*, p. 450.
32. Lucien Goldman, op. cit., p. 161.
33. H. Isaacs, op. cit.
34. Déclaration des 83. Brochure de l'Opposition de gauche, pp. 11-30.
35. André Lorant, op. cit., pp. 52-53.
36. Mao concluait ainsi son article : « *La direction du mouvement révolutionnaire doit appartenir aux pauvres. Sans pauvres, pas de révolution. Se défier des pauvres, c'est se défier de la révolution, s'attaquer à eux, c'est s'attaquer à la révolution [...] Si l'achèvement de la révolution démocratique est représenté par le nombre dix, la part des villes et de l'armée devra être représentée par trois et celle des paysans par sept.* » V. Serge, *Clarté* n° 12, 15 août 1927.
37. Dans sa réponse à Trotsky, Malraux écrit : « *En faisant à mes personnages l'honneur de les tenir pour des symboles, Trotsky les sort de sa durée, ma défense est de les y faire entrer* ». op. cit.
38. A. Maurois, *De Proust à Camus*, p. 306.
39. Walter G. Langlois, *André Malraux: l'aventure indo-chinoise*, Mercure de France, 1966, p. 272.
40. A. Lorant, op. cit., p. 58.
41. H.R. Isaacs, op. cit., p. 173.
42. Trotsky, « *La Révolution chinoise et les thèses de Staline* », 17 mai 1927, *La Question chinoise*, p. 192.
43. H. R. Isaacs, op. cit., pp. 193.
44. Trotsky, « *La Voie sûre* », 27 mai 1927, « *Déclaration des 83* » Brochure de l'Opposition de gauche, pp. 87-89, *La Question chinoise*, p. 341.
45. Malraux, « *Réponse à Trotsky* », op. cit.
46. Walter G. Langlois, op. rit., p. 157 à 162.
47. Jean Lacouture, op. cit., p.114.
48. Alexandre Neuberg, *L'Insurrection armée*, Bureau d'éditions 1931, pp. 18-19.
49. Ibidem, p. 138.
50. Trotsky, « *La Révolution étranglée* », op. cit., p. 379.
51. Neuberg, op. cit., p. 145.
52. H.R. Isaacs, op. cit., pp. 214-215. Les sources indiquées par Isaacs sont : Yang Tsao-Cheng « *Les événements de Shanghai, printemps 1927* », *Matériaux sur la question chinoise*. n° 13. Université de Sun Yat Sen. Ce document est utilisé par Neuberg dans *L'Insurrection armée*. L'histoire de la 1ère division est relatée par Trotsky dans « *Problems of Chinese Revolution* » et d'une façon tronquée par Pavel Mif dans *La Révolution Moscou 1932*, accessible uniquement en langue russe.
53. Ibidem, pp. 184-185.
54. Ibidem, p. 209.
55. Léon et Natalia Trotsky, *Correspondance 1933-1938*, Gallimard 1980.
56. Trotsky, « *Que signifie la capitulation de Rakovsky ?* », *La Vérité*, 27 avril 1934, *Œuvres 3*, p. 306.
57. D'après Walter Langlois, il est presque certain que Malraux a assisté à une conférence du Kuomintang à Hong Kong en janvier 1926, avant de rejoindre Paris, op. cit., p. 268.
58. Trotsky, *La Révolution étranglée*, p. 379.
59. Raymond Molinier à Trotsky, 1930 ? Houghton Library.
60. Raymond Molinier à Trotsky, 18 juin 1931, Houghton Library.

61. Clara Malraux, *Le Bruit de nos pas IV. Voici que vient l'été*. Grasset 1973, p. 175. Possoz, dans *La Condition humaine*, ancien militant anarchiste de la Chauds de Fonds incarne, semble-t-il cette influence russo-jurassienne.
62. Trotsky à Clifton Fadiman, 9 novembre 1933. Houghton Library. Œuvres 3. pp. 43-44.
63. Ibidem.
64. Ibidem.
65. Note de Malraux dans Gaétan Picon, *Malraux*, Seuil p. 32.
66. Trotsky, « *Sur une interview d'André Malraux* » *La Lutte ouvrière*, 9 avril 1937.
67. *The Nation*, 23 mars 1937. *Commune* n° 43, mars 1937.
68. Lacouture, op. cit., p. 113.
69. Edmund Wilson, *The Shores of Light*.
70. Clara Malraux, op. cit., p. 88.
71. Manès Sperber, « *Malraux et la politique* » in *Malraux être et dire*, p. 204.
72. Trotsky, « *A masterly first novel : Jean Malaquais's Les Javanais* », *Fourth International*, N.Y. January 1941.

